

**Zeitschrift:** Menschenrecht : Blätter zur Aufklärung gegen Ächtung und Vorurteil  
**Band:** 10 (1942)  
**Heft:** 11

**Artikel:** Episode de guerre  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-564389>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 06.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Episode de guerre

Le chapitre ci-après est copié du livre „Le Calvaire“ par Octave Mirbeau. Il se passe pendant la guerre de 1870. Un soldat français surprend un cavalier-éclaireur prussien à la lisière d'une forêt près de Chartres. Le jeune allemand contemple avec une joie sereine le paysage paisible, il semble oublier la guerre. Le français, caché derrière un arbre, se sent envahi d'une passion étrange pour cet ennemi aux nobles allures. Il voudrait l'approcher, lui parler. Mais tandis que son coeur est prêt au beau geste, la main obéit à une force obscure — à l'instinct destructeur de l'homme. C. W.

L'homme me parut surhumain, agrandi dans le ciel démesurément! Il portait la casquette plate des prussiens, une longue capote noire, sous laquelle la poitrine bombait largement. Était-ce un officier, un simple soldat. Je ne savais, car je ne distinguais aucun insigne de grade sur le sombre uniforme. Les traits, d'abord indécis, s'accrochèrent. Il avait des yeux clairs, très limpides, une barbe blonde une allure de puissante jeunesse! Son visage respirait la force et la bonté avec je ne sais pas quoi de noble, d'audacieux et de triste qui me frappa. La main à plat sur la cuisse, il interrogeait la campagne devant lui, et, de temps en temps, le cheval grattait le sol du sabot et soufflait dans l'air par les naseaux frémissants, de longs jets de vapeur. Evidemment, ce prussien était là en éclaireur, il venait afin de se rendre compte de nos positions, de l'état du terrain; toute une armée grouillait sans doute derrière lui, n'attendant, pour se jeter sur la pleine, qu'un signal de cet homme! Bien caché dans mon bois, immobile, le fusil prêt, je l'examinais. Il était beau, vraiment; la vie coulait à plein dans ce corps robuste. Quelle pitié! Il regardait toujours la campagne et je crus m'apercevoir qu'il la regardait plus en poète qu'en soldat. Je surprénais dans ses yeux une émotion. Peut-être oubliait-il pourquoi il se trouvait là, et se laissait-il gagner par la beauté de ce matin jeune, virginal et triomphant.

„C'est un poète peut-être“ me disais-je, un artiste; il est bon puisqu'il s'attendrit. Il ne m'effrayait plus. Au contraire, quelque chose comme un vertige me tirait vers lui et je dus me cramponner à mon arbre pour ne pas aller auprès de cet homme. J'aurais désiré lui parler, lui dire que c'était bien, de contempler le ciel ainsi et que je l'aimais de ses extases.

Le soleil se leva, élargissant encore la pleine, reculant, encore plus loin, le lointain horizon. Cet homme, j'avais pitié de lui, et je l'aimais; oui, je vous le jure, je l'aimais. Alors, comment cela c'était-il fait, — une détonation éclata, et dans le même temps que j'avais entrevu à travers un rond de fumée une botte en l'air, le pan tordu d'une capote, une crinière folle qui volait sur la route. Puis rien, j'avais entendu le heurt d'un sabre, la chute lourde d'un corps, le bruit furieux d'un galop. Puis rien. Mon arme était chaude et de la fumée s'en échappait. Je la laissais tomber à terre. Étais-je le jouet d'une hallucination? Mais non, de la grande ombre qui se dressait au milieu de la route, comme une statue équestre de bronze

il ne restait plus rien qu'un petit cadavre, tout noir, couché, la face contre le sol, les bras en croix. — Moi, stupidement, inconsciemment, j'avais tué un homme, un homme que j'aimais, un homme en qui mon âme venait de se confondre, un homme qui, dans l'éblouissement du soleil levant, suivait les rêves les plus purs de sa vie. En deux bonds je fus près de l'homme, je l'appelais, il ne bougeait pas, ma balle lui avait traversé le cou, au dessus de l'oreille et le sang coulait d'une veine rompue avec un bruit de glouglou, s'étalait en mare rouge, poissait déjà à sa barbe. De mes mains tremblantes je le soulevai légèrement, et la tête oscilla, retomba inerte et pesante. Je lui tâtai la poitrine, à la place du coeur: le coeur ne battait plus... Alors je le soulevai davantage, maintenant sa tête sur mes genoux, et tout à coup je vis ses deux yeux, ses deux yeux clairs, qui me regardaient tristement, sans une haine, sans un reproche, ses deux yeux qui semblaient vivants. Je crus que j'allais défaillir: mais, rassemblant mes forces dans un suprême effort, j'étreignis le cadavre du Prussien, le plantai tout droit contre moi, et, collant mes lèvres sur ce visage sanglant, d'où pendaient de longues baves pourprées, éperdument je l'embrassait!....

---

## Ma première aventure ... marine

Assomption 1939... La sirène des paquebots hurle dans le port. La nuit descend doucement sur cette attachante ville du Havre, sur laquelle en cette heure souffle une délicieuse brise marine. De la jetée du sémaphore, un regard sur ce grand port enveloppe tout mon être d'un étrange mystère. Pour nous autres Suisses habitués à nos montagnes, cette trépidante vie des gens de la mer nous amuse. Je m'enfonce dans cette immense gare maritime pour mieux voir encore, quand tout à coup mes yeux fixent à distance tout un essaim de jeunes matelots. Ils viennent d'être licenciés pour quelques heures, et c'est dans un vacarme assourdissant que s'étire cette joyeuse colonne de cols bleus, se dirigeant dans les rues de la ville. Amusé et peut-être aussi attiré, soit par l'uniforme, soit par l'homme au teint hâlé, je hante toute cette sarabande joyeuse, et dans un geste inconscient il me semble être des leurs. Ajusté de côté le petit berêt bleu donne à cette exubérante jeunesse, un air singulièrement gouailleur.

Arrivé à la hauteur de la rue de Paris, une partie de cette cohorte pénètre dans le bouge portant enseigne „Au rendez vous des matelots“. Avec eux j'y pénètre, et seul à ma table je les regarde d'un oeil amusé. Tout à coup mes yeux s'arrêtent un instant sur des yeux très mâles, d'un brun noisette d'Espagne dans lesquels semblait se refléter toute la voie lactée. Un sourire fort discret répondit à mon regard. Plein de malice et d'un geste très adroit, il prit son béret sur le bout de son doigt, et tout en le faisant pirouetter le lâchat de telle façon et si... malencontreusement, qu'il vient choir sur ma consommation. Mon intrépide voisin se confondit en excuses, me demanda l'autorisation de prendre place à mes